

L'ÉVOLUTION DE LA NATION CHINOISE

IMPRESSIONS

Le vieux missionnaire soussigné s'est laissé tenter à l'honneur d'écrire quelques pages dans le *Bulletin franco-chinois*. Devant une invitation trop bienveillante, il aurait été pour lui prudent de s'excuser : tant est vaste et délicate à traiter, quel que soit l'aspect sous lequel on l'aborde, la question qui seule intéresse les lecteurs du Bulletin, à savoir : la Chine, l'évolution de la nation chinoise, latente sous les révolutions qui déchirent son pays et l'endeuilent, et le bourgeois et le comment de son aboutissement probable.

Il n'est plus temps de reculer. Offrons donc à ceux qui ont bien voulu le demander ce qui ne peut être qu'une contribution, modeste entre toutes, à l'étude compliquée des bouleversements confus dont finira bien par sortir, quelque jour, la Chine de l'avenir.

Cette contribution ne saurait être que de l'ordre expérimental et dans une note toute personnelle. Il ne faut pas demander de synthèse à un missionnaire qui pendant les 36 années de sa vie active en Chine même, n'a eu en fait de bibliothèque à consulter que de rares volumes rencontrés au hasard et qui, rapelés en France il y a six ans, porie, depuis, trop de responsabilités pour avoir le temps d'étudier ou simplement de lire. Cependant l'expérience vécue d'un Français voué corps et âme au bien des Chinois et qui, présent dans leur pays vingt-cinq ans avant la révolution de 1911, y était encore dix ans après, est sans doute suffisante pour l'autoriser à livrer au public, simplement et pour ce qu'elles valent, ses impressions.

Sur l'impression des vingt-cinq premières années j'insisterai peu. Elle a été celle de tout étranger qui, venu en Chine pour faire du bien aux Chinois, a vécu longtemps parmi eux, et de leur vie. C'est à peu près celle que pouvaient donner au lecteur les mémoires émanés des grands

missionnaires des XVII^e et XVIII^e siècles émerveillement devant la puissance et la simplicité de l'organisation qui, depuis tant de siècles, maintenait l'ordre et la cohésion dans cette masse colossale et homogène de plusieurs centaines de millions d'hommes, consciente de son unité foncière au sein d'une même grande famille dont les membres étroitement solidaires entre eux vis-à-vis de tout ce qui n'est pas chinois, reconnaissaient unanimement l'autorité d'un chef, le Fils du Ciel. Pas de xénophobie au sens où nous prenons aujourd'hui ce mot, mais ignorance générale et totale de l'état réel du monde, du partage de l'humanité entre nations, puissantes elles aussi et indépendantes en droit comme en fait de l'empereur de Chine : d'où nuance de dédain dans la condescendance qui tolérait la présence des étrangers en Chine, mais rien de plus. L'ancienne tradition missionnaire n'a pas connu les Chinois xénophobes.

Dans ces provinces reculées de l'intérieur où j'ai vécu si longtemps, je me rappelle telle vieille famille de longue tradition chrétienne où l'aïeul me racontait en souriant comment mes devanciers, si souvent hospitalisés chez lui aux époques de prescription officielle, n'avaient au fond rien à craindre des voisins païens, car ceux-ci ne voulaient aucun mal à un hôte bizarre dont ils n'ignoraient ni la présence ni la provenance, et que, pour ses allures ultra-discrètes, ils appelaient du sobriquet plaisant de rat d'Europe, *yang hao tse*. La haine de l'étranger est venue plus tard et l'analyse des causes qui l'ont provoquée ne mettrait certes pas tous les torts au compte du peuple chinois.

Mais, à cette sensation de grandeur et de force qu'éprouvèrent pendant deux siècles les premiers hôtes de la Chine, s'en mêla bientôt une autre faite des prévi-

ous d'un avenir inévitable, celle de sillaison où dormit d'un sommeil profond la Chine impériale. Entre Extrême-Orient et Extrême Occident on ne pouvait, s'ignorer toujours et quand, tôt ou tard, se dissiperait le rêve séculaire des Chinois, sauraient-ils accepter franchement les réalités si longtemps insoupçonnées et sembler simplement et courageusement, en y apportant leur génie propre, à cette concurrence et à ces émulations légitimes qui font, dans l'ordre scientifique, économique, social, le caractère et la grandeur de l'époque moderne? Non: ce fut le tort impardonnable de l'ancien régime, pétri de confucianisme, de se dérober en tournant le dos à l'évidence et de ne penser qu'à gagner du temps: ce temps, gagné pour la dynastie mandchoue, a été perdu pour la nation chinoise.

Alors chez le vieux résident de Chine, ami impuissant de cet admirable peuple, naquit une troisième impression: après celle de la grandeur de la nation chinoise et celle de l'illusion dont elle se berçait, la sensation poignante d'une catastrophe qui la menaçait.

Mais cette sensation ne dura pas, car la crise des Boxers et ses conséquences lamentables virent soudain dessiller les yeux des Chinois et les ouvrir à la lumière; et ce fut une nouvelle impression, toute différente de la dernière: au prix d'une humiliation passagère, la Chine s'était ressaisie, elle avait perdu ses illusions, sans rien perdre de sa force, ni de sa cohésion: sous l'autorité encore intégralement maintenue et universellement obéie de l'empereur, elle abordait enfin et résolument les réformes nécessaires: d'année en année, celles-ci s'accomplissaient, sinon sans résistances, du moins sans révolution. Merveille vraiment de voir la vieille armature lettrée et confucianiste céder, en trois ou quatre ans à peine, devant la réforme scolaire; merveille plus encore pour ceux qui en étaient témoins au fond des provinces reculées, de voir la culture, le commerce et l'usage même de l'opium disparaître à vue d'œil sans autre raison que l'interdiction impériale, promulguée et maintenue par ses dépositaires reconnus.

C'était un spectacle reconfortant que celui d'une telle force de l'autorité traditionnelle, intégralement conservée et

devenue enfin clairvoyante. Alors, je l'avoue, une impression s'imposa à moi, qui effaça les précédentes. Ce fut la conviction — partagée par tous ceux qui vivaient comme moi en Chine — que ce peuple avait enfin trouvé sa voie et qu'avant vingt ans, — peut-être bien avant, il serait devenu une grande nation moderne, puissante et respectée entre toutes, dont les autres, sans exception, se disputeraient les bonnes grâces. Et toutes les inégalités des traités, tout l'excès des concessions exorbitantes arrachées par l'étranger se seraient dissipés en fumée, sans heurt et sans bruit.

Mais, plus ce progrès semblait assuré d'aboutir, plus vive et plus pénible fut la déception ressentie quand la Révolution de 1911 vint tout à coup l'arrêter. Ce fut, je l'avoue, l'impression qu'un malheur arrivait aux Chinois. Certes, bien des choses allaient être balayées qui ne méritaient pas de vivre. Bien des obstacles au progrès allaient disparaître, qu'il eût été long de supprimer autrement. Mais cette perspective, par certains côtés réjouissante, était purement négative. On taillerait bien; mais comment s'y prendrait-on pour recoudre? Car, pour recoudre, il manquerait la chose même qu'on avait détruite de fond en comble: l'autorité. Oui, ce fut l'impression d'un grand malheur.

Pourquoi, en effet, cette Révolution? Je n'y vois qu'une cause: la jeune Chine en avait besoin. Elle avait eu le temps de se former: sur place, dans les écoles et les universités dont le sol chinois s'était couvert; à l'étranger, surtout au Japon et en Amérique; partout, dans les clubs du Y. M. C. A. Elle ne pouvait plus attendre. Elle voulait arriver et ce fut la Révolution.

N'y avait-il dans ce mouvement qu'un arrivisme juvénile? Oh! que non pas; et c'est avec une impression douloureuse qu'on a vu et qu'on voit encore de si authentiques sentiments de zèle patriotique aboutir à tant de souffrances pour un peuple innocent.

Aux premiers jours de la Révolution, j'eus l'occasion de connaître et de voir de près Tsai-Ngo, le fondateur de la République au Yunnan. Cet homme, jeune et énergique, respirait la sincérité, le désintéressement, la ferveur du dévouement

à la cause qu'il avait embrassée. Il aimait son pays et, craignant avant tout pour lui l'anarchie, il mettait toute son intelligence à réorganiser ce qu'il avait abattu. L'armée yu (anaïse) qu'il fit son œuvre, a pu longtemps et à bon droit passer pour un modèle dans les provinces de la Chine occidentale et méridionale. Loyal à la république, qu'il croyait être pour son pays la forme la plus désirable de gouvernement, il revint à marches forcées de Pékin au Yunnan, le jour où, du fait de Yuen Che-kai, il la vit en danger, et, se mettant à la tête de ses soldats, il déclancha le mouvement qui fit avorter la restauration monarchique. Il y usa ses forces, mourant en pleine jeunesse et plein succès. Cette figure sympathique est loin d'être unique. Elle n'est que le type d'un grand nombre d'autres. La jeune Chine est essentiellement patriote; elle l'est passionnément. Mais qui dit passion dit trop souvent aveuglement. Et il y a de l'aveuglement dans cet élan quasi-mystique qui, tournant le dos au passé dont il méconnaît les grandeurs, porte cette jeunesse vers un avenir confusément entrevu, sans aucune vue réfléchie sur les moyens qui permettraient de l'atteindre.

On ne détruit pas impunément l'armature qui pendant une suite à peine calculable de siècles a maintenu compacte la plus ancienne et la plus nombreuse des sociétés humaines civilisées. A toutes les impressions successivement éprouvées sur les révolutions chinoises, se superpose aujourd'hui, pour l'observateur ami, une immense inquiétude.

Après savoir, dès le début, compris et admiré la force et les ressources latentes de la société chinoise, reconnu non sans surprise l'illusion où elle s'attardait, senti le danger qui peu à peu la menaçait, souffert de ses humiliations passagères et bientôt applaudi à l'effort par lequel elle se ressaisissait, enfin déploré les bouleversements qui arrêtaient son progrès, le voici qui hésite, inquiet, déconcerté devant les incertitudes de l'avenir.

Ce qui l'inquiète, ce ne sont pas les compétitions des généraux, ni les luttes de province à province. Il sait fort bien d'où sortent ces armées qui, par dizaines et centaines de milliers d'hommes, surgissent ou s'évanouissent subitement sur les points les plus divers de l'immen-

se territoire. Elles naissent comme par enchantement du sein de ces sociétés plus ou moins avouées et plus ou moins avouables qui, de temps immémorial, ont toujours pullulé en Chine. Quiconque a vécu là-bas sait quelle est leur puissance. Toutes les dénominations leur sont bonnes; tout programme leur est acceptable pourvu qu'il paie, ou que, s'il ne paie pas, il fournisse du moins le prétexte et l'occasion de se payer. Il y a dans bien des pays du monde un pourcentage plus ou moins grand, un élément de cette catégorie, cherchant à vivre en marge de la société régulière et à ses dépens.

En Chine, un tel élément multiplié par le coefficient d'une population formidable, enhardi par la faiblesse d'une police rudimentaire ou inexistante, est présent partout et atteint un effectif incroyable. Ses cadres sont tout prêts; qu'il se présente un chef capable de fournir des armes ou de payer une solde ou son équivalent, l'armée est debout du jour au lendemain. Non, cela n'est pas nouveau; sous une forme ou sous une autre, plus violente dans la Chine cantonaise où le banditisme cherche à peine à se dissimuler, plus discrète dans d'autres provinces, cela existe et, de mémoire d'hommes, a toujours existé partout. Ne voit-on pas, par exemple, figurer sur les plus vieilles cartes de Chine sous le nom d'îles Ladrões les mêmes archipels qui, aujourd'hui plus que jamais, servent de repaire aux écumeurs de mer? Encore une fois, rien n'est mieux connu de quiconque n'ignore pas totalement la Chine. Ce n'est donc pas là le fait nouveau qui inquiète. Ce n'est pas non plus la multiplication indéfinie des obédiences que des aventuriers imposent çà et là au pays ou travaillent à lui imposer, en se combattant les uns les autres: il y a même là une sorte de garantie contre l'établissement des pires dictatures. Ce n'est pas non plus le caractère féroce de certains épisodes où les vrais Chinois ne reconnaissent pas la douceur traditionnelle des mœurs nationales et dont ils rougissent les premiers. Non, c'est quelque chose de plus profond, de plus inexplicable, de plus déconcertant. C'est l'incroyable déformation qu'a subie en très peu d'années la mentalité d'une jeunesse innombrable et

bouillonnante de vie, dont les circonstances ont fait tout à coup la classe dirigeante. L'étudiant chinois moderne s'est substitué au « lettré » des générations précédentes et, comme lui, fait tout ce qu'il veut d'un peuple habitué depuis des millénaires à laisser aux intellectuels, comme leur domaine propre, la politique et tout ce qui s'y rattache. Le malheur est que cette nouvelle classe dirigeante n'a pas eu le temps de s'initier à son rôle. Au hasard des études faites en Chine ou à l'étranger, n'importe comment et n'importe où, sans directives, sans suite, souvent parmi des privations supportées avec courage, bien que non pas sans amertume et, la plupart du temps, dans une hâte fiévreuse d'arriver, elle ne semble avoir acquis jusqu'à présent que des notions destructives. Après l'autorité du ciel, l'autorité de l'empereur; après l'autorité de l'empereur, celle du maître; après celle du maître, celle du père de famille: toutes sont également niées: c'est l'anarchie intellectuelle et morale, bien autrement grave dans ses conséquences que l'anarchie politique.

Voilà, pour l'ami des Chinois, la véritable source d'inquiétude. Car, si la crainte est le commencement de la sagesse, la jeune Chine ne craint plus rien, non seulement chez elle, mais hors de chez elle. Elle sait, en effet, fort bien que les nations étrangères n'ont plus, ne peuvent plus avoir d'ambitions territoriales en Chine, que toutes leurs ambitions ne peuvent plus être que de l'ordre économique et qu'elles peuvent, en conséquence, être bravées sans péril. C'est, dans toute son acuité la plus angossante, la crise de l'autorité.

Il n'y a, à un tel mal, aucun remède spécifique. Seule une cure longue et patiente peut en avoir raison. Compter pour rétablir l'ordre en Chine sur le triomphe d'un parti ou d'une coalition de partis venant à bout du parti adverse, est un espoir chimérique. La même cause devant produire les mêmes effets, on ne voit pas que les résultats, même les plus chèrement acquis, en quelque sens que ce soit, puissent être sérieusement stabilisés.

Il faut, je le répète, guérir patiemment la mentalité morbide qui est aujourd'hui celle de la jeune Chine. Il y a là pour

nous Occidentaux un devoir de justice un devoir strict de réparation. Car c'est nous qui sommes cause de la déformation intellectuelle d'une élite que ses traditions nationales préparaient si peu à adopter les théories de Jean-Jacques Rousseau, d'A. Comte, de K. Marx ou de Lénine.

S'il y a des inégalités dans nos traités, et il y en a qu'il faudra abolir, on peut leur trouver une excuse dans l'inégalité radicale que les Chinois devraient avant tout faire disparaître et qui rend les autres presque inévitables: celle qui consiste à n'avoir, depuis quinze ans, ni gouvernement, ni justice, ni tribunaux, ni police, ni finance. Mais ce qui est inexcusable, c'est de n'avoir vu dans la Chine ou de n'y avoir presque pas vu autre chose qu'une mine à exploiter et non une nation moderne à éduquer et à aider. Quels éducateurs lui a-t-on fournis? Que la sympathie vraiment désintéressée lui a-t-on témoignée?

Dans la détresse présente de la Chine, il reste à ses fils deux sentiments profonds auxquels il ne sera jamais trop tard pour faire appel; dans l'élite, le patriotisme; dans la masse, le bon sens.

Dans la jeune élite, l'amour du pays est intense et, je l'ai déjà dit, passionné. Il faut lui apprendre à aimer son pays tout entier, corps et âme, c'est-à-dire non pas seulement son sol, mais son patrimoine spirituel, ses traditions de respect, de travail et de probité.

Si l'on est à bon droit si jaloux de l'intégrité matérielle ou territoriale du pays, il faut l'être au moins autant de son intégrité spirituelle et morale. Or, les destructions accumulées depuis 10 et 20 ans ont entamé cette intégrité et, si l'étranger en est indirectement responsable par l'intempérance de ses propagandes et son indifférence au mouvement des idées parmi les Chinois, la cause directe en est l'imprudence, l'inexpérience et la hâte d'arriver chez les nouveaux dirigeants. Ils ont rivalisé pour faire uniquement du négatif et, dans l'ardeur de leurs surenchères, ils ont oublié que, si leur patrie était si grande, ce n'était pas seulement par l'ampleur de son territoire, mais plus encore par l'acquis imposant de ses qualités intellectuelles et morales, fruit du labeur et des vertus des ancêtres pen-

dant des générations. Comment ne voient-ils pas que, en allant jusqu'à menacer de ruine l'institution même de la famille, ils renient leur pays, son histoire et tout son prestige; car, si la Chine s'est imposée au respect des autres peuples, c'est par la puissance qu'elle avait su donner à son organisation familiale.

La Chine serait sauvée si sa belle jeunesse, comprenant que, en voulant rompre avec le passé de son pays, elle lui fait la plus grave des injures, renonçait à faire table rase et recherchait par une étude scientifique, respectueuse et approfondie de son histoire à comprendre son génie. Qu'elle cesse de demander au hasard des circonstances les méthodes à choisir pour faire la Chine grande et respectée! Mais qu'elle profite plutôt des longues expériences par lesquelles les nations modernes se sont adaptées, ou s'adaptent, chacune selon son génie, aux nécessités des temps et au progrès de la science! Qu'elle ne rejette pas exclusivement sur les autres tout l'odieux des maux dont souffre la patrie; mais qu'elle fasse plutôt son examen de conscience comme le faisait faire naguère à ses mandarins dans une pagode affectée à cet usage au cœur de sa ville chef-lieu, le fameux Tou-Kiun modèle du Chan-si! Elle a sous les yeux des exemples suggestifs, deux au moins, celui du Japon et celui du Siam. Ces deux nations, si peu comparables en population et en puissance, ont acquis sans révolution et sans abandon de leur tradition nationale tout ce qui fait le caractère d'une nation moderne, maitresse chez elle. Et personne ne les en a empêchées. Qui donc empêcherait la Chine de le faire comme elles, et mieux encore?

C'est au nom de l'amour ardent qu'elle porte à son pays qu'il faut obtenir, lentement, patiemment, de la jeune Chine qu'elle renonce à chercher, pour donner à son pays le rang qui lui revient parmi les nations du monde, des méthodes nouvelles et différentes de celles qui ont fait la grandeur, la force et l'hon-

neur des meilleures entre toutes les autres. Cet appel au patriotisme de la jeunesse chinoise finira par être entendu.

Quant à la masse du peuple chinois, elle fournit maintenant comme toujours, l'élément le plus capable de servir de base à tous les relèvements. C'est le bon sens. Nul peuple ne possède cette qualité d'une manière plus générale. Quel que soit le mirage des formules qu'on lui offre et le nombre de ceux qui s'y laissent prendre, jamais il ne tarde à réagir; jamais il ne prend pour l'ordre, pour la justice, pour le bien, ce qui est précisément le contraire. Il vient de le montrer, au cours des derniers mois écoulés, en vomissant l'utopie communiste. Peut-être sera-t-il encore victime de plus d'une expérience malfaisante. Il souffrira, mais il ne prendra pas le change et, tôt ou tard, son bon sens aura le dernier mot.

Patriotisme de l'élite; bon sens de la masse. Encore une fois, c'est là le fonds solide sur lequel il faut tabler si l'on veut juger de l'avenir de la nation chinoise. Et c'est sur une impression d'absolue confiance que je veux finir. Que la Chine, un jour à venir, occupe une place de choix au premier rang des grandes nations modernes, il m'est impossible d'en douter un instant. Mais dans combien de temps? C'est là l'inconnue. Il appartient aux Chinois eux-mêmes de la résoudre. L'obstacle est chez eux, il est d'ordre moral. L'expérience en cours depuis de longues années est faite pour les éclairer. Que, du bon sens et du patriotisme de la nation entière, jaillisse un immense cri de réprobation contre les compétitions sans grandeur qui usent ses forces vitales et lui font perdre des années précieuses, et que l'unité de la République chinoise se reforme bientôt sous une formule digne de ses meilleures traditions et de son glorieux passé.

MGR DE GUÉBRIANT
(Bulletin franco-chinois)

LES DÉCOUVERTES PRÉHISTORIQUES AU TONKIN

Dans le *Temps* du 5 mars 1927, nous donnions, d'après le fascicule XII de la grande publication du service géologique de l'Indochine, un aperçu des remarquables découvertes faites par une Française, docteur en sciences, Mlle Colani, dans les grottes jusque-là inexplorées, du Haut-Tonkin. Le problème de l'origine des Indonésiens se trouvait, grâce à cette intrépide travailleuse, en voie d'éclaircissement. Nous avons actuellement sous les yeux le mémoire grand-in-folio illustré de nombreuses planches que Mlle Colani consacre à « l'Age de pierre dans la province de Hoa-Binh (Tonkin méridional) ». Il est, malgré son haut appareil scientifique, de l'intérêt le plus vif. On y apprend en effet ceci.

De nos jours, les provinces tonkinoises les plus peuplées sont celles du Delta du Fleuve Rouge, puis celles de la périphérie du Delta; par contre, la Haute-Région, souvent inhospitalière, est peu habitée. Aux temps préhistoriques régnait une répartition analogue, avec cette différence que le triangle deltaïque devait être un golfe; des ondulations, terrain propice à la recherche des plantes comestibles, le séparaient du Bac-son, dont les grottes, favorables à l'habitation, ont été étudiées dans les mémoires précédents de M. Mansuy et Mlle Colani.

La région d'Hoa-Binh est moins accueillante; les Annamites la craignent comme très insalubre; parsemée de mares, une brousse souvent impénétrable la couvre et donne asile à quantité de tigres et d'ennemis plus petits, les sangsues; cela devait être vrai déjà aux temps des hommes des cavernes.

Pourtant les cavités rupestres du Hoa-Binh remplissent les conditions requises pour un bon logement préhistorique: roches éruptives dans le voisinage pouvant donner des outils, et cours d'eau à proximité. A l'encontre des Chelléens d'Occident qui construisaient, croit-on, des cabanes, ces hommes de-

meuraient toujours dans des abris sous roches, des grottes ou même des cavernes; mais peu de ces dernières, dans ces contrées insalubres, ont pu abriter longtemps des Hominiens.

Fait curieux, les grottes, où les Annamites n'entrent qu'en tremblant à cause des génies redoutables qui les hantent, ne renferment presque jamais de débris préhistoriques. Les êtres surnaturels sont en vérité de grands courants d'air froid qui vous glaçant après l'atmosphère extérieurement surchauffée. On souffrait déjà de la crise des logements; dans les locaux habitables, l'entassement humain devait être fort grand et très malodorant, car ces gens avaient comme tapis, les débris de leurs repas dont les substances minérales sont parvenues jusqu'à nous: quantités énormes de coquilles de *Melania* et os de quadrupèdes. Que la hygiène! On ne vivait pas vieux alors, semble-t-il, ainsi qu'en témoignent les crânes exhumés. Les *Melania* sont des mollusques gastropodes à coquille conique, turriculée (comme disent les conchyliologues), que l'on trouve encore par milliers dans les arroyos. Particularité remarquable les espèces des quadrupèdes mangés par les troglodytes existent toujours dans la contrée; les types humains de ce temps-là ont seuls disparu.

Les hommes des cavernes aimaient les massifs calcaires bordant les vallées. La cavité de Sao-Dong domine de quelques mètres un marécage très fiévreux; les Annamites qui accompagnaient Mlle Colani, tombant tous malades, avaient dressé dans la grotte un autel et fait au génie un grand sacrifice de riz et de poulets pour hâter leur guérison. Pourtant, cette habitation rocheuse renfermait plus de 400 mètres cubes de débris de cuisine préhistoriques mêlés à environ mille instruments travaillés; de nombreuses vies humaines se sont écoulées sous ces voûtes décorées de gigantesques et capricieuses stalactites, parfois merveilleusement belles. Dans la partie obscure, aucun vestige archéologique; ces ouvriers si ignorants demeuraient à l'en-

trée baignée de lumière; ils ont laissé leurs haches cassées, leurs percuteurs; jamais, dirait-on, ils ne se sont établis pour travailler dans le mystérieux domaine des ténèbres.

Ces primitifs préféraient les grottes d'où la vue s'étend au loin: un horizon étendu permettait à l'œil exercé des chasseurs d'épier leurs proies. A part ce sentiment problématique du pittoresque, les fouilles ne révèlent aucune aspiration artistique. Deux pierres, parmi des milliers, sont un peu décorées; elles portent au bord des groupes de petites lignes parallèles. A quelle préoccupation humaine se rapportent-elles? Impossible de le savoir; si l'on en trouvait de semblables chez les sauvages actuels, on pourrait, après en avoir compris les sens, faire un rapprochement.

Les femmes comme les hommes, ignoraient les objets de parure; pas de coquillage-pendantif, pas d'anneau, rien qu'une canine de carnivore percée d'un trou.

Dans les instruments hoabinhiens, Mlle Colani a eu la chance de trouver, entre autres, du paléolithique (âge de la pierre taillée) sans mélange aucun de polissage; ce qui, à notre connaissance, n'avait pas encore été signalé au sud-est de l'Asie. Cette culture se rapproche des plus archaïques de l'Europe occidentale et centrale par la grossièreté extrême des instruments massifs (elle tient en partie à la nature des roches) et l'absence de tout ce qui n'est pas indispensable à la vie matérielle; mais un synchronisme est peu probable: « Ressemblance ne veut pas dire synchronisme ou descendance. Sur certains points d'un continent, l'âne de la pierre paraît remonter dans le passé aussi loin qu'en Europe; sur d'autres points du même continent, cet âge s'est continué jusqu'à nos jours » (1).

Les troglodytes les plus anciens étaient de piètres ouvriers; ils ramassaient dans les cours d'eau, pendant la saison sèche, des galets roulés, durs ou roches éruptives; il n'y a pas d'outils en silex; quelques coups frappés en haut ou de côté transformaient la pierre en percuteur ou en grattoir. Peu à peu ce travail s'est perfectionné; les formes des outils deviennent plus variées pour servir

à des industries diverses, évanouies sans laisser de trace, comme la préparation des peaux. Aux grossiers percuteurs ont succédé des pièces au galbe plus harmonieux; souvent symétriques longitudinalement, les instruments se rapetissent et sont ingénieusement retouchés, car les hommes ne se bornent plus à tailler, ils savent retoucher. Un véritable aëlier devait être installé dans la caverne de Lang-Vo.

Les premiers instruments en os, dans les stations hoabinhiennes, sont surtout les haches et les spatules. La facture en est bien inférieure à celle du solutréen d'Europe. Même les aiguilles en os du paléolithique d'Europe et de Ceylan semblent ignorées des Hoabinhiens.

Quand le sol n'est pas remanié, les objets travaillés gisent toujours dans le même ordre: les plus grossiers sont enfouis profondément; les mieux façonnés se trouvent au voisinage de la surface. Entre ces extrêmes, on voit, dans les lits moyens, des formes intermédiaires; l'évolution s'est donc effectuée graduellement et sur place; cela ne signifie pas que les mêmes peuplades, sans mélange d'éléments étrangers, aient habité durant des siècles les mêmes cavernes. Des mouvements divers ont dû se produire: « infiltration graduelle », « invasion brusque », exodes, etc.

L'industrie lithique hoabinhienne renferme des types d'objets qui lui sont propres, des types du Bac-Son, des types du paléolithique de Ceylan et enfin des types européens.

Chez ces pauvres troglodytes, une grande invention, le polissage, fit son apparition; ailleurs elle transforma la technique des outils: polis, ils sont beaucoup plus coupants que simplement taillés. Ici ce perfectionnement ne semble pas avoir été apprécié à sa valeur et n'a eu qu'un faible développement; le tranchant des haches seul est poli. Et même, à l'encontre des Bacsoniens, les Hoabinhiens, encore trop rustres et trop routiniers, ont laissé presque s'évanouir cette leur pratique de civilisation.

(1) Boule, *les Hommes fossiles*, 1^{re} édition, p. 353.

De curieuses pierres à cupules, dont jusqu'à ce jour l'on n'a signalé nulle part de semblables à notre connaissance, ont été trouvées par Mlle Colani dans ces gisements; ce sont de grands galets gréseux ornés sur une ou sur les deux faces de petites cupules en dispositions variées, mais régulières. A quoi servaient-elles? Nous ne savons.

Les dépôts préhistoriques hoabinhiens sont très anciens; dans la grotte de Lang-Gao avaient été inhumés les restes d'une vingtaine d'humains; ils gisaient au milieu des débris de cuisine avec quelques instruments en pierre taillée et trois ou quatre haches polies au tranchant. D'après les observations faites sur le terrain, ils avaient été enterrés suivant quelque rite que nous supposons comme il suit: on attendait que le cadavre fût réduit à peu près à l'état de squelette; puis la tête et les membres étaient transportés dans la grotte funéraire: plaçant le crâne debout, parfois un côté appuyé contre une grosse pierre, on disposait aux alentours les os longs. Ces crânes ont des affinités indonésiennes et mélanésiennes; ce sont les mêmes hommes qu'à Lang-Cuom (2); leurs cultures sont analogues, celle de Lang Gao est plus fruste. L'absence du type mongoloïde et la présence de types pipous reculent ces temps préhistoriques.

En résumé, le résultat le plus important de ces recherches est l'aperçu de géographie préhistorique tonkinoise figuré dans une carte. On voit les restes de deux civilisations:

1° Celle des Hoabinhio-Bacsoniens, représentée par les tailleurs du Hoa-Binh et les tailleurs-polisseurs du Bac-Son, a été rencontrée jusqu'ici seulement au voisinage du Delta; ces hommes se sont fixés dans la région, des générations s'y sont succédées; MM. Evans et Van Stein Callenfels ont retrouvé cette culture à Pinang (presqu'île de Malacca) et à Java. C'est donc une grande et importante civilisation ignorée auparavant qui nous a été révélée par les travaux de Mlle

Colani et précédemment par ceux de M. Mansuy;

2° Celle des néolithiques. On en voit quelques traces dans les régions plus excentriques du Tonkin; rien ne prouve qu'ils aient eu là des établissements de longue durée. Mlle Colani les a trouvés en place dans trois grottes, chacune dans une province différente et voisine des frontières du Tonkin. L'outil caractéristique des néolithiques de l'Asie sud-orientale est la hache à tenon d'emmanchement. M. Hein-Geldern a figuré un schéma de sa vaste aire d'extension; on l'aurait signalée des rives du Gange à Formose, du sud de l'Himalaya à la presqu'île de Malacca.

La culture la plus primitive de ces deux civilisations se rencontre au fond de la province de Hoa-Binh; la culture la plus avancée à Ban-Mon, dans la province de Son-La.

En 1923, on écrivait dans un ouvrage semblant minutieusement documenté: « Comme outillage lithique, nous n'avons rien trouvé hors des haches taillées ou polies. Mais il faut remarquer qu'ailleurs, en Indochine, on ne trouve guère autre chose, même en tenant compte des sélections possibles dans les récoltes », etc. L'énorme quantité de matériaux préhistoriques recueillis depuis par Mlle Colani donne un élément à cette savante assertion. M. Mansuy et Mlle Colani ont parcouru en préhistoire un chemin immense en peu de temps. Il n'est qu'une ombre à ce tableau. Mlle Colani a été atteinte en plein travail par la mise à la retraite réglementaire, sans pouvoir achever son programme de recherches. Il faut espérer que l'administration indochinoise, tenant compte des services rendus et à rendre à la science française, trouvera moyen de conclure avec elle, comme elle fit avec d'autres, un nouveau contrat. La préhistoire indochinoise a besoin de ses premiers et meilleurs ouvriers.

(Le Temps)

(2) Mémoire du service géologique de l'Indo-chine, vol. XII fasc. 3.